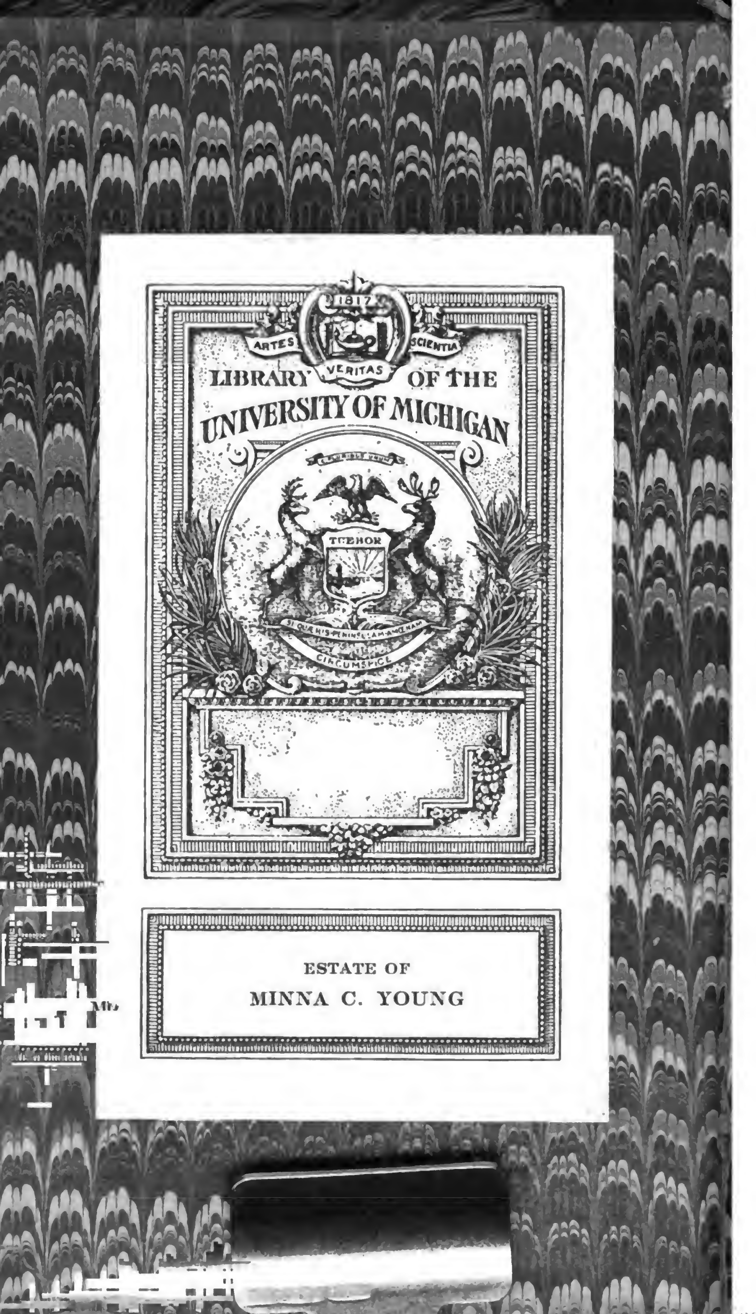
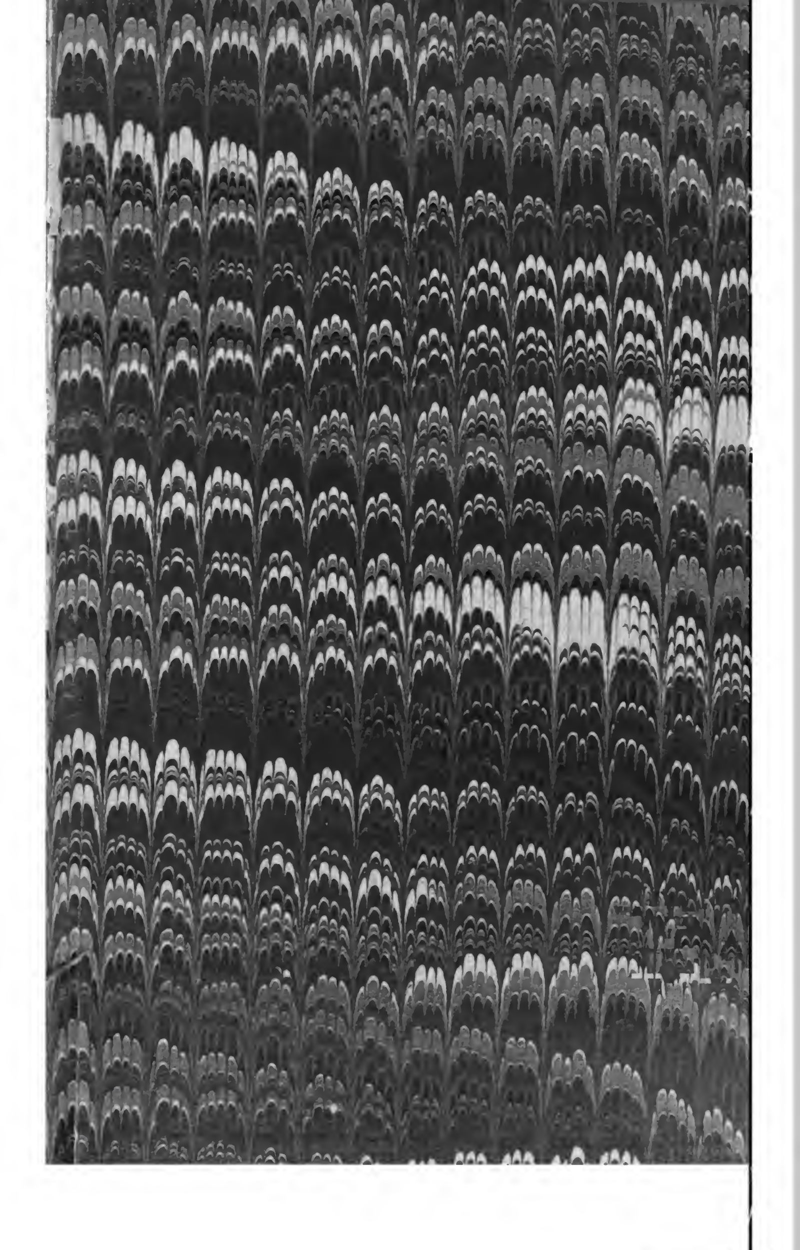



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
ESTATE OF
MINNA C. YOUNG



Petronius arbiter.

FRAGMENTUM

PETRONII

TEXTE LATIN,

TRADUCTION FRANÇAISE ET NOTES

Par Jos. MARCHENA.

NOUVELLE ÉDITION,

TIRÉE A 100 EXEMPLAIRES FORMAT PETIT IN-12

ET A 20 EXEMPLAIRES PETIT IN-8°.

N°

SOLEURE.

1865

AVANT-PROPOS.

L'opuscule dont nous offrons à quelques amateurs une réimpression soignée est assez connu dans le monde des bibliophiles, mais fort peu de personnes ont eu l'occasion de le voir, et le nombre de ses possesseurs est des plus restreints.

Tiré à peu d'exemplaires (un d'eux s'est adjugé à 25 fr., en 1838, à la salle Silvestre), ce badinage a disparu en presque totalité depuis plus de soixante ans. C'est le sort habituellement réservé aux livrets que leur exiguïté condamne à laisser peu de traces.

Ce fragment est, on le sait, l'œuvre d'un Espagnol d'humeur peu orthodoxe et doué d'une tournure d'esprit pantagruélique, Joseph Marchena, né en 1768 à Utrera, mort à Madrid en 1821 dans la misère. C'était un très-petit homme, d'une figure de satyre, d'une fort mauvaise tenue et se croyant néanmoins fait pour plaire à toutes les femmes, ce qui lui

donna souvent de grands ridicules. Nous citons la Biographie Universelle.

Ce fut à Bâle, dans l'hiver de 1800, *au quartier général de l'armée du Rhin, commandée par le général Moreau, que Marchena se livra à ce jeu d'esprit; il s'était amusé, de concert avec quelques amis, à écrire diverses notes relatives à des sujets passablement scabreux, et afin d'avoir l'occasion de les faire paraître sous une forme un peu présentable, il imagina de supposer qu'il avait été découvert, dans la bibliothèque de Saint-Gall, un feuillet inédit du* Satyricon *de Pétrone. Fort bon latiniste, Marchena imita avec succès le style de l'auteur romain; il traduisit ce qu'il avait fabriqué, et, suivant l'usage des commentateurs qui ont éclairci (parfois obscurci) les écrivains de l'antiquité, il joignit au texte des notes incomparablement plus longues que le texte, usage qui se retrouvait d'ailleurs dans quelques publications en langue française. Voyez surtout les explications que MM. Eloy Johanneau et Esmangart ont cousues au chapitre des* Fanfreluches antidotées, *où un petit nombre de vers provoque quarante pages de notes soi-disant historiques.*

A coup sûr, pareil commentaire n'est qu'une fantaisie chimérique, et mieux aurait valu (parlons comme maître François lui-même), ne culpetrer pas des allégories qui ne furent oncques songées.

Il suffit de lire avec un peu de perspicacité l'opuscule de Marchena pour s'apercevoir qu'il n'y a là qu'une plaisanterie; on assure toutefois que,

dans des universités germaniques, quelques érudits un peu naïfs prirent la chose au sérieux ; ils crurent de bonne foi qu'un fragment inédit de Pétrone venait d'être rendu à la lumière ; le rédacteur de la Gazette littéraire d'Iena *l'annonce gravement* (1).

Tout ceci a d'ailleurs été raconté dans divers ouvrages bibliographiques, notamment dans le Dictionnaire de bibliologie *de G. Peignot, dans les* Supercheries littéraires *de M. Quérard (introduction, page XXVI), dans divers dictionnaires biographiques, dans le* Manuel du libraire, *de M. J. Ch. Brunet.*

Et ce n'était pas la première fois que quelque esprit malin se donnait le plaisir de faire du Pétrone ; Théophile Viaud, fort connu dans l'histoire littéraire sous le seul nom de Théophile, a écrit en latin un petit conte de Larissa *(lequel est reproduit dans l'édition donnée par M. Alleaume, et qui fait partie de la* Bibliothèque Elzévirienne *(tome Ier,*

(1) Un autre érudit allemand, trompé par une indication équivoque :

« *Petronius exstat Bononiæ;*
Hic integer servatur hodie. »

s'était, au dix-septième siècle, rendu en toute hâte à Bologne, espérant y trouver un manuscrit complet du *Satyricon;* il rencontra, ce qui l'intéressait fort peu, les restes mortels d'un saint évêque n'ayant absolument rien de commun avec le contemporain de Néron, si ce n'est une ressemblance de nom.

p., 284-289). Dussault (dans ses Annales littéraires, *tome 4, p. 263) a consacré une notice à ce récit où Théophile a parfaitement saisi le secret de cet art avec lequel l'auteur qu'il se proposait d'imiter développe toutes les circonstances d'une aventure de libertinage ou d'amour pour en préparer la catastrophe ou la rendre plus frappante, art qui consiste dans une espèce de candeur historique d'autant plus piquante que les faits qu'elle énonce ressemblent à des aveux naïfs.*

Avons-nous besoin de rappeler que Bussy, dans son Histoire amoureuse des Gaules, *a inséré une traduction de* Larissa, *traduction que le sévère Dussault regarde comme étant au-dessus de l'original : « Je doute (ajoute-t-il) qu'Horace eût écrit ce « conte avec plus de légèreté, d'élégance et de « finesse que ne l'a fait Bussy ; c'est un morceau « d'un goût exquis, et j'ajouterai pour qui m'en- « tendra, que c'est un modèle de cette* Aphéleïa *que « les Athéniens estimaient tant dans l'orateur « Lysias. »*

Bussy adresse ce petit conte à madame de Sévigné, qui ne fut nullement choquée de ce que le récit pouvait avoir de risqué et qui ne vit que les grâces de la narration ; elle répondit : « Votre petit conte, « mon cousin, est si modestement habillé qu'on peut « le louer sans rougir. »

Puisque nous avons pris la plume, nous aurions voulu ne pas la déposer sans dire notre opinion au sujet du Satyricon *de Pétrone, que les savants ont si longtemps regardé comme une attaque*

contre Néron ; mais c'est là une erreur aujourd'hui bien démontrée. Il vient de tomber sous notre main quelques pages tracées de la main de Nodier et que bien peu de personnes ont, nous le croyons, occasion de lire aujourd'hui, car elles ont paru, il y a plus de trente ans, dans un journal (et les journaux d'il y a trente ans sont où sont les neiges de 1834). Cette notice, écrite avec ce goût judicieux, avec ce bonheur d'expression qui caractérisent le talent de l'académicien bibliophile, n'a point été reproduite, à notre connaissance du moins. Nous ne saurions mieux faire que de lui emprunter quelques extraits ; le lecteur ne s'en plaindra pas.

« *J'admettrai volontiers que Pétrone a composé* « *quelque satire sanglante de la cour de Néron,* « *dont il était plus à portée que personne de con-* « *naître et de révéler les turpitudes, et que ce fut* « *là le véritable motif qui le fit comprendre dans* « *la proscription de Pison, mais cette satyre était* « *certainement autre chose que le* Satyricon *qui* « *est le roman lubrique d'un bel esprit dépravé et* « *qui n'est point une satire. Le faux* Satyricon « *nous est resté parce qu'il n'offensait que les* « *mœurs. Le vrai* Satyricon *s'est perdu parce qu'il* « *offensait Néron, et il n'y a rien de plus naturel.* « *Quel Romain aurait osé conserver chez lui la* « *copie d'une satire contre Néron pendant les deux* « *années que Néron survécut à Pétrone ?*

« *Une erreur considérable de Voltaire, c'est* « *d'avoir porté une heureuse induction trop loin* « *en attribuant le roman de Pétrone à quelque li-*

« *bertin obscur des siècles postérieurs. Le roman*
« *de Pétrone n'a rien qui sente le libertin obscur,*
« *ni la basse latinité; c'est la débauche d'un homme*
« *de cour extrêmement corrompu qui peint les*
« *mœurs du temps de Néron dans le meilleur style*
« *dont les contemporains de Néron aient pu se ser-*
« *vir. Il n'y a qu'un homme d'un très-grand monde*
« *et d'un esprit très-cultivé qui soit capable d'allier*
« *au même degré les plus rares élégances de la*
« *parole aux plus infâmes hallucinations du li-*
« *bertinage,* purissimus in impuritate, *comme disent*
« *les doctes. Le* Satyricon *n'est point dirigé contre*
« *Néron, dont il a probablement égayé les orgies.* »
Nodier signale aussi le Satyricon *comme* « *riche*
« *en pièces de rapport extraites, sans égard à la*
« *connexion des matières et à l'unité du plan, du*
« *portefeuille d'un jeune auteur à l'esprit divers*
« *et fécond qui ne s'est pas encore fixé sur sa di-*
« *rection et sur sa portée.* » *C'est ce qui explique*
la facilité qu'on a trouvée à intercaler des postiches
dans l'œuvre de Pétrone.

Nous avons lu qu'un autre fragment, supposé et signalé comme faisant partie du Satyricon, *se trouve dans un journal mensuel anglais, le* Gentleman 's Magazine (1785, *t. I, p.* 195) ; *nous n'avons pas eu l'occasion de le voir.*

FRAGMENTUM

PETRONII

EX

BIBLIOTHECÆ Sti. GALLI

ANTIQUISSIMO MSS. EXCERPTUM

NUNC PRIMUM IN LUCEM EDITUM.

Gallice vertit ac notis perpetuis illustravit LALLEMANDUS
S. Theologiæ Doctor.



1800.



A L'ARMÉE DU RHIN.

Les conquêtes des Français ont tourné souvent, durant cette guerre, au profit des sciences et des lettres. L'Égypte nous a fourni des monuments de ses premiers habitants que l'ignorance et la superstition des Cophtes et des Musulmans cachaient aux nations éclairées. Les bibliothèques des couvents des différents pays conquis ont été fouillées par des savants, et des manuscrits précieux ont vu la lumière.

Ce n'est pas la moins intéressante de ces acquisitions que ce fragment de Pétrone que nous offrons au public, tiré d'un ancien manuscrit que la bravoure invincible des soldats, conquérants de Saint-Gall, nous a mis à même d'examiner. Nous avons fait cette importante découverte en lisant un parchemin qui contient l'ouvrage de saint Gennade sur les devoirs des prêtres, et qu'à la forme des carac-

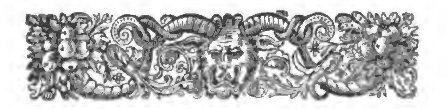
tères nous avons jugé dater du siècle XI. Un examen plus attentif nous a fait apercevoir que l'ouvrage de ce saint avait été écrit sur des feuilles contenant déjà des lettres écrites, et qu'on avait cherché à effacer. On sait que, dans ces siècles d'ignorance, il était ordinaire d'écrire les livres ecclésiastiques sur des codex contenant les ouvrages des meilleurs auteurs de la latinité. A force de travail, nous sommes parvenus à déchiffrer le morceau que nous donnons au public, et dont l'authenticité ne saurait être révoquée en doute. Nous en faisons hommage à la brave armée française, à qui l'on doit cette acquisition.

Il est facile de remarquer qu'il y a une lacune dans ce passage de Pétrone, où Encolpe est supposé chez Quartilla regardant avec elle par la fente de la porte les jeux de son Giton et de la petite Pannychis. En effet, il dit, peu de lignes après, qu'il était fatigué de la jouissance de Quartilla, et dans ce qui nous reste il n'est mention que des caresses préliminaires de cette jouissance. Le style du latin porte tellement le cachet original de Pétrone, qu'il est impossible de croire le fragment controuvé.

Pour l'intelligence de ceux qui n'ont pas lu cet auteur, il est bon de dire que cette Quartilla était une prêtresse de Priape chez qui se célébraient les mystères de ce dieu. Pannychis est une jeune fille de sept ans qu'on avait livrée à Giton pour être déflorée. Ce Giton était le bien-aimé d'Encolpe, le même qui est supposé raconter la scène. Encolpe, qui venait de boire un breuvage aphrodisia-

que, était occupé avec Quartilla à regarder près de la porte de quelle manière Giton s'acquitterait de son rôle. C'est alors que le soldat pénètre dans la maison. Enfin, la vieille dont il est question dans le fragment, est la même qui avait déjà par surprise conduit Encolpe chez les filles publiques, et dont il parle au commencement de son ouvrage.





FRAGMENTUM PETRONII.

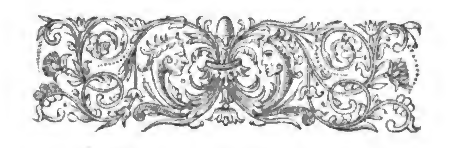
Hæc dum fiunt, ingenti sono fores repente perstrepunt, omnibusque, quid tam inopinus sonitus esset, mirantibus, militem ex excubiis nocturnis unum, districto gladio adolescentulorumque turba stipatum, conspicimus. Trucibus ille oculis ac thrasonico gestu omnia circumspiciebat; tandem Quartillam intuens: Quid id est, inquit, mulier impudentissima? Falsis me pollicitationibus ludis, nocteque promissa fraudas? At non impune feres, tuque amatorque iste tuus me esse hominem intelligetis.

Dicto audientes militis comites arctissimis vinculis me Quartillamque adligant, os ori, pectori pectus, femur denique femori adplicantes, nec sine magno risu. Embasicœtas autem, jussu militis, olidi oris fœdissimis osculis totum me miserum conspurcabat; quæ nec effugere, nec ullo modo vitare valebam. Constupravit tandem et gaudium

integrum hausit. Interim satyrico, quod paullo ante ebiberam, omnes in Venerem nervos intendente, Quartillam valenter permolere cœpi, nec illa, libidine accensa, ludo gravabatur. Solvebantur in risum juvenes, jocosa scena permoti; namque a turpissimo cinædo subactus, ingratiis ac pœne inscius, quam creberrime cevebam, quum Quartilla crissaret.

Pannychis interea, utpote nec Veneri matura, clamorem intendit, milesque ad repentinam lamentationem animum advertit. Devirginabatur enim tenerrima puella, victorque Giton haud incruenta spolia retulerat. Quo spectaculo miles permotus impetum vi facit, arctissimisque amplexibus nunc Pannychin, nunc Gitona, nunc simul ambo perstringebat. Effusa in fletum virgo ætati ut parceret, obsecrabatur; sed nihil preces proficiebant, furebatque miles in Venerem immaturam. Operuit ergo Pannychis caput, quidquid fata portenderent, passura.

Tunc vero anus, illa ipsa quæ dudum me domicilium quærentem luserat, velut a cœlo demissa miseræ Pannychidi auxilio fuit. Magnis illa clamoribus domum intrat, vicum proximum pererrare prædones autumat; frustra cives Quiritium fidem implorare, nec vigilum excubias, aut somno sopitas, aut comessationibus intentas, præsto esse. Hic miles graviter commotus, præcipitanter se ex Quartillæ domo abduxit; cum insecuti comites Pannychida impendente periculo, nos omnes metu liberarunt.



FRAGMENT

DE

PÉTRONE,

TROUVÉ A LA BIBLIOTHÈQUE DE SAINT GALL,

ET PUBLIÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS.

Sur ces entrefaites on entendit un grand bruit à la porte, qui excita la curiosité de chacun de nous; bientôt nous vîmes entrer un soldat qui était de garde, l'épée nue, et accompagné d'un grand nombre de jeunes gens. Il se mit à regarder de tous côtés avec des yeux enflammés de colère et une mine farouche; puis, fixant Quartilla : Comment, dit-il, oh la plus déhontée des femmes! tu

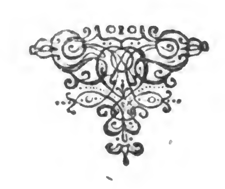
oses te moquer de moi en me faisant de fausses promesses, et, après m'avoir juré de passer la nuit avec moi, tu manques à tes engagements! Mais cela ne restera pas impuni; et toi et ton amoureux, vous verrez que vous avez affaire à un homme [1]!

A peine eut-il fini ces mots que ses camarades se saisissent de moi et de Quartilla [2] et nous lient étroitement l'un à l'autre, visage contre visage, poitrine contre poitrine et enfin le ventre contre le ventre. Le soldat ordonne alors à Embasicétas de m'accabler de ses impurs baisers [3], que je ne pouvais pas éviter, attaché comme je l'étais. Embasicétas fut bientôt au comble de ses vœux [4]. Cependant, comme la boisson érotique que j'avais avalée faisait son effet, je pressais Quartilla de mes tendres embrassements qu'elle ne repoussait point. Les jeunes gens riaient de toute leur force, voyant que le plaisir que je goûtais avec Quartilla tournait malgré moi au profit de l'impur Embasicétas.

Pannychis, qui, par son âge, n'était pas encore mûre pour les plaisirs de Vénus, jeta tout à coup un grand cri qui attira toute l'attention du soldat. Giton venait de la déflorer et de remporter une victoire sanglante [5]. Emu par ce spectacle, le soldat s'élance dans la chambre et prodigue mille tendres caresses tantôt à Giton, tantôt à Pannychis,

tantôt à tous les deux à la fois. Pannychis pleurait amèrement et le conjurait d'épargner son enfance; mais ses prières n'étaient pas écoutées, et le soldat s'enflammait de plus en plus. La petite se couvrit donc la tête et se résigna sans murmure à son sort.

Alors une vieille [6], la même qui s'était moquée de moi le jour que je cherchais mon logis, parut, comme envoyée du ciel, pour tirer Pannychis de cet embarras. Elle entra dans la maison, faisant de grands cris et disant que les voleurs parcouraient impunément la rue voisine, que les citoyens demandaient en vain du secours et que la garde était ou endormie ou occupée à boire dans les cabarets. A ces mots, le soldat et ses camarades abandonnent précipitamment la maison de Quartilla, délivrant Pannychis d'un imminent danger, et nous tous de la crainte qu'ils nous avaient inspirée.



NOTES

SUR

LE FRAGMENT DE PÉTRONE.

FRAGMENTUM

Ipsa Venus magico religatum brachia nodo
Perdocuit, multis non sine verberibus.
TIBULLUS

1

Vous verrez que vous avez affaire à un homme.

Dans tous les temps, les militaires ont été distingués par les belles. La charmante fable des amours de Vénus et de Mars, décrite par le plus ancien des poëtes, exprime allégoriquement cette vérité. Tous les demi-dieux eurent une foule d'aventures amoureuses; les plus vaillants furent même les plus ardents et les plus heureux. Hercule dépucela en une nuit cinquante filles. Thésée aima et enleva mille beautés. Jason quitta Hypsipyle pour Médée, et celle-ci pour Créuse. Achille aux pieds légers oubliait dans les bras de sa Briséis la tendre Déidamie.

Il est à remarquer que les amants n'étaient guères scrupuleux sur les moyens de parvenir à la jouis-

sance des femmes qu'ils aimaient; le plus ordinaire était l'enlèvement, et presque toujours la femme se soumettait sans murmure à son sort. Hélène avait été enlevée par Thésée avant qu'elle le fût par Pâris. La femme d'Atrée le fut par Thyeste, et de là vint la haine implacable entre ces deux familles. Le viol n'était pas moins ordinaire. Les déesses mêmes et les favorites des dieux couraient le risque d'être la proie de quelque mortel hardi. Pirithoüs, aidé de Thésée, manqua d'enlever Proserpine du trône même du dieu des enfers; Junon ne put se soustraire qu'avec peine aux poursuites d'Ixion, et Thétis succomba, malgré elle, à celles de Pélée. Le don de prédire l'avenir, dont Apollon avait gratifié Cassandre, ne put la garantir des caresses brutales d'Ajax, fils d'Oïlée.

Dans l'enfance de la société, on ne connaît presque point de rapports autres que ceux de la force et de la faiblesse : le fort commande et le faible obéit. Alors les femmes sont regardées comme des êtres destinés par la nature à servir aux plaisirs et même aux caprices de l'homme. Jamais les prétendants ne disent un seul mot de tendresse à Pénélope, et, au lieu de lui faire la cour, ils mangent malgré elle son bien, couchent avec ses esclaves et ordonnent en maîtres dans sa maison. Circé se rend à Ulysse, qui a voulu la tuer, et Calypso, toute déesse qu'elle est, est obligée de lui faire des avances. Les beaux sentiments que Virgile met dans la bouche de l'ombre de Créuse, contente d'avoir péri plutôt que d'aller servir les

Grecs, « elle qui était Troyenne et l'épouse du fils de Vénus ; » la confusion avec laquelle Andromaque, veuve du fils du meurtrier de son premier mari, répond aux questions d'Énée; ces idées, dis-je, et ces sentiments appartiennent au siècle poli d'Auguste, et non à l'époque où l'on place la guerre de Troye. Virgile, dans son Énéide, n'a presque jamais suivi le précepte d'Horace et du sens commun :

Aut famam sequere, aut sibi convenientia finge.

De cette manière de considérer les femmes, découlait une nouvelle cause de la possession exclusive de la beauté par la vaillance. On convoitait une belle femme comme un beau troupeau, et, dans l'absence des lois, celui qui possédait l'un ou l'autre de ces objets, en était bientôt dépossédé s'il n'était pas assez courageux pour le garder. Les guerres étaient entreprises pour ravoir sa femme comme ses autres biens, et l'on peut remarquer qu'Agamemnon promet de se retirer de devant Troye, si l'on rend à Ménélas Hélène et les richesses que Pâris lui a enlevées. Aussi ce n'était pas ce que nous appelons *l'honneur conjugal* que les Grecs revendiquaient; cette idée est beaucoup trop raffinée, elle tient à des combinaisons trop déliées pour pouvoir entrer dans la tête des peuples presque barbares. Cela est si vrai, qu'après la prise de Troye, Hélène, qui a, de son plein gré, appartenu successivement à Pâris et à Déiphobe,

retourne auprès de Ménélas, qui ne lui en fait aucun reproche. Cette conduite de Ménélas est si naturelle, que Télémaque, qui, dans son voyage à Sparte, trouve Hélène auprès de lui, tout comme avant son enlèvement, ne montre aucune espèce d'étonnement.

Les livres qui se ressemblent le plus sont la Bible et Homère, parce que les peuples qu'ils décrivent et les hommes dont ils parlent sont parvenus presque au même degré de civilisation. Sara est enlevée deux fois d'à côté d'Abraham, et celui-ci n'en est pas plus fâché contre sa femme, et n'en continue pas moins à vivre en bonne intelligence avec elle. David, parvenu au trône, s'empresse de se faire rendre Michol, qui avait épousé un autre mari.

La meilleure preuve que, du temps des Romains, les femmes préféraient les militaires aux autres hommes, est dans les prétentions aux bonnes fortunes du *Soldat jactancieux* de Plaute. Pyrgopolinice ne croit point passer pour grand homme de guerre si toutes les femmes ne lui courent après ; aussi son parasite et son esclave ne lui parlent que des passions qu'il a faites. La tradition prétend que parmi les Samnites, les plus braves choisissaient les plus belles ; on assigne même cette coutume pour l'une des principales causes de l'humeur belliqueuse de ces peuples.

Aux temps de la chevalerie, les plus grands exploits s'achevaient pour plaire à la dame de ses pensées, et il y eut même tel preux chevalier qui, comme don Quichotte, courait le monde pour prou-

ver, par la force de son bras, que sa dame était nonpareille. Tandis que de pauvres troubadours chantaient harmonieusement leurs belles, celles-ci volaient dans les bras du chevalier qui, au tournoi, avait rompu plus de lances ou achevé plus de faits d'armes. Enfin, tous les peuples du monde ont dit comme Dryden :

None but the brave deserves the fair.

2

Ses camarades se saisissent de moi et de Quartilla.

Le métier de Quartilla répond à celui qu'exercent nos dames du Palais-Royal. Ce *Palais-Royal* est une espèce de Babylone, à la différence près que les femmes s'y prostituent toute l'année et qu'elles ont un peu moins d'attraits que les beautés chaldéennes. Au reste, s'il y a quelque fait incontestable dans l'histoire ancienne, c'est cette prostitution des dames de Babylone en l'honneur de Vénus, et je ne sais pourquoi Voltaire refusait d'y croire, comme si les religions n'avaient pas été la source d'actions bien plus abominables; comme si les guerres religieuses, les horreurs de l'intolérance, la fourberie des prêtres, le despotisme des rois, l'avilissement et la stupidité des peuples n'en étaient pas des effets bien plus funestes; comme si l'aveuglement fanatique des martyrs et la brutale cruauté des bourreaux n'étaient pas cent fois plus déplorables qu'un sacrifice également agréable à la victime et au sacrificateur;

comme si jouir et donner la vie n'étaient pas des actions plus saintes que de se macérer et d'égorger des animaux innocents.

L'origine des courtisanes se perd dans la plus haute antiquité; il paraît qu'il était dans les mœurs patriarcales d'en jouir; car Judas coucha avec Thamar, veuve de ses deux enfants, qui, pour le séduire, s'était déguisée en courtisane. Une autre courtisane, Rahab, joue un grand rôle dans les premières guerres du peuple du Seigneur; c'est cette même Rahab qui épousa Salomon, père de Booz, quatrième aïeul de David et trente-deuxième de Jésus-Christ, notre divin Sauveur. Ainsi l'éternelle sagesse s'est plu à relever cette profession, et à la venger de l'injuste mépris des hommes. Les rois de son peuple élu, l'homme que le Verbe adopta pour père selon la chair, sont les descendants d'une courtisane.

Au reste, il faut l'avouer, la plupart de celles qui exercent cette noble profession en sont indignes et ne justifient que trop l'humeur des rigoristes contre la classe entière. Voyez ces misérables au teint livide, aux yeux hagards, à la voix de Stentor, respirant à la fois et le poison qui circule dans leurs veines et les liqueurs dont elles se sont enivrées; voyez sur leur corps blême et décharné l'empreinte des caresses de ces êtres plus hideux encore qu'elles (vingt d'entre eux viennent d'assouvir sur chacune d'elles leur passion brutale); écoutez leur odieux langage; entendez leurs jurements, leurs expressions révoltantes; pénétrez dans l'antre

de ces mégères, repaire le plus souvent des brigands et des assassins : quel spectacle! c'est la difformité du vice sous les haillons de l'indigence.

Ah! ce ne sont pas là des courtisanes, c'est la fécule de la Cité. Une courtisane digne de ce nom est cette beauté pleine de grâces et d'amabilité qui réunit chez elle l'homme de lettres et l'homme du monde, les premiers magistrats et les plus grands capitaines, et qui rend les hommes de toutes les professions plus aimables, parce que, plaisant à tous, elle leur inspire le désir de se plaire réciproquement; c'est cette Aspasie qui, après avoir fait le charme du peuple poli d'Athènes, fit si longtemps le bonheur de Périclès, et contribua peut-être à faire de son siècle l'âge du goût, des arts et des lettres; ce sont cette Phryné, cette Laïs, cette Glycère et tant d'autres qui embellirent la Grèce, et dont les noms seront à jamais célèbres; c'est cette Ninon de l'Enclos, l'un des ornements du beau siècle de Louis XIV; cette Clairon, la première qui ait senti toute la grandeur de son art; c'est toi, Contat, Thalie française, toi qui forces le spectateur, je ne dis pas à excuser, mais à partager le travers d'Alceste.

Une courtisane telle que je viens de la dépeindre peut avoir toutes les vertus publiques et privées. On connaît la probité sévère de Ninon; sa bienfaisance, son goût pour les arts, son attachement pour ses amis. Epicharis, l'âme de la conjuration de Pison contre l'exécrable Néron, était une courtisane, et le sévère Tacite, qui ne peut certes

être taxé de partialité pour la galanterie, a rendu témoignage à la constance avec laquelle elle résista aux promesses les plus séduisantes, et endura les tourments les plus recherchés, sans vouloir découvrir ni les détails de la conjuration ni les noms des conjurés.

Ce serait ici le lieu de s'élever contre cette morale ascétique qui fait consister la souveraine vertu dans l'abstinence d'actions commandées par la nature, et qui place les faiblesses sur la ligne des crimes les plus odieux. Peut-on voir sans indignation Suétone reprochant à César ses galanteries avec Servilie, avec Tertia et autres dames romaines, à l'égal de ses concussions et de son ambition démesurée, et louant son ardeur guerrière contre des peuples qui n'avaient donné aucun sujet de plainte à Rome? La source de ces erreurs fut la théorie des émanations. Les premiers rêveurs qu'on appela philosophes, imaginèrent la matière et la lumière coéternelles; ils supposèrent celle-là une masse informe et ténébreuse, ils en firent le principe du mal et de toute imperfection, tandis qu'ils regardèrent celle-ci comme la souveraine perfection. La création, ou pour mieux dire la coordination, ne fut que l'émanation de la lumière qui pénétra le chaos; mais le mélange du matériel avec la lumière pure est la cause des imperfections inévitables de l'univers. L'âme de l'homme est une parcelle de la divinité ou de la lumière increéée; elle ne sera heureuse que quand elle se sera réunie à la source de toute lumière;

mais pour cela il faut nous dépouiller de tout ce qu'il y a en nous de grossier et de matériel, et nous élever vers les régions éthérées par la contemplation et l'abstinence des plaisirs de la chair. Quand une fois on a adopté de pareilles absurdités pour règle de conduite, il en doit résulter une morale farouche, ennemie de tous les plaisirs de la vie, telle, en un mot, que celle des Gymnosophistes ou des moines de la Trappe.

Au reste, malgré ces tristes folies de quelques rêveurs atrabilaires, les beaux temps de la Grèce sont ceux de l'empire des courtisanes. C'était chez elles que roulait le Pactole ; leur luxe excédait celui des premiers des Grecs. Les plus riches offrandes qui décoraient les temples des dieux étaient des dons de ces femmes, et il faut remarquer que presque toutes étaient étrangères, et originaires la plupart de l'Asie Mineure. C'est ce qui donna lieu, à un financier athénien qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à maints des nôtres, de proposer à l'assemblée du peuple un impôt qui se lèverait sur les courtisanes. Comme il s'étendait éloquemment sur les incalculables avantages qui devaient résulter pour la République de cette imposition, quelqu'un lui demanda par qui les courtisanes étaient payées? « Par les Athéniens, » répondit notre orateur un peu interdit de la question. « Ce seront donc les Athéniens qui payeront ton impôt, » répliqua le questionneur ; et le peuple d'Athènes, qui avait un peu plus de sens que certaines assemblées législatives, hua l'orateur finan-

cier, et il ne fut plus question d'impôt sur les courtisanes.

Corinthe était surtout renommée par le nombre et la beauté de ses courtisanes; c'est ce qui donna lieu au proverbe : *Il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe;* on y courait le risque de perdre sa bourse et de ruiner sa santé.

La cause de cette grande vogue de courtisanes dans la Grèce n'est pas une prétendue laideur du sexe, imaginée par le savant Paw et contredite par le témoignage unanime des écrivains anciens et des voyageurs modernes; mais bien la vie retirée et solitaire que menaient les femmes du pays. Elles habitaient des appartements séparés et qui n'avaient communication ni avec la rue, ni avec l'habitation des hommes; *interior pars ædium quæ gynæconitis appellantur,* dit Cornelius Népos. Les étrangers ne les visitaient jamais; elles voyaient même rarement leurs parents les plus proches. C'est pourquoi les mariages entre frères et sœurs étaient autorisés par la loi et encouragés par l'usage : les sœurs n'en étaient pas plus exposées aux attaques des frères, puisqu'elles vivaient séparées d'eux.

Chez les Romains, comme chez nous, les honnêtes femmes gâtèrent un peu le métier de courtisane. La retraite absolue des femmes ne fut jamais de mode à Rome, et les contes que nous fait Valère-Maxime sur la chasteté et la pudeur des premières matrones romaines méritent le même degré de croyance que l'histoire de Remus et Romulus allai-

tés par une louve, que le viol de Lucrèce, ou la mort tragique de Virginie. Nous voyons, au contraire, dans ce Tite-Live, grand admirateur des mœurs des premiers temps de Rome, que dans ces temps mêmes un grand nombre de dames romaines des plus nobles familles furent convaincues d'avoir empoisonné leurs maris, et condamnées à mort pour ce crime affreux; ce qui ne prouve pas un sentiment bien exquis de tendresse conjugale. Au temps de la seconde guerre punique, avec quel empressement ne se portèrent-elles pas sur la place, pour solliciter l'abrogation de la loi somptuaire qui leur défendait de se charger de bijoux et de pierres précieuses ! Abrogation qu'elles obtinrent malgré la violente opposition de Caton le censeur.

Il paraît que la profession de courtisane était généralement exercée à Rome par les affranchies; leur ton devait nécessairement se ressentir de leur éducation. Aussi les élégants de Rome ne s'en souciaient guère; ils préféraient de faire la cour aux femmes de leurs amis. Pour un Salluste qui se ruinait avec des affranchies, il y avait vingt Cupiennius; *mirator cunni Cupiennius albi*. Délie, Lesbie, Ipsythille, Corinne, Némésis, Néère, Cynthie, Sulpitie, Lycimnie, et presque toutes les femmes à qui, sous des noms supposés ou réels, s'adressent les compositions érotiques de Catulle, Tibulle, Properce, Ovide, Horace, etc., sont des dames romaines. Horace seul a célébré des affranchies dans quelques-unes de ses odes. Cela tenait

à la variété de ses goûts, et peut-être aussi à sa naissance, car lui-même était fils d'un affranchi. L'*Art d'aimer* d'Ovide et les satires de Juvenal attestent combien la galanterie était en vogue à Rome, et Caton n'aurait pas tant loué la conduite de ce jeune homme qui sortait d'une maison publique, si cela eût été ordinaire.

Dans le moyen âge de l'Europe, les prêtres et les abbés relevèrent un peu la profession des courtisanes. Déjà saint Paul prétendait dans ses épîtres qu'il était permis aux apôtres du Seigneur de mener partout avec eux une sœur par la charité. Les diaconesses datent des premiers siècles de l'Église. Mais le célibat du clergé n'y fut universellement et solidement établi qu'au XI[e] siècle, sous le pontificat de Grégoire VII. Au siècle précédent, les célèbres Marozie et Théodore avaient fait asseoir successivement sur la chaire de saint Pierre leurs amants, leurs fils et leurs petits-fils. Mais depuis que les prêtres se soumirent au célibat, ils prirent ostensiblement des concubines, dont les gouvernantes de nos curés d'aujourd'hui ne sont, hélas! que de faibles vestiges. Les codes espagnols des siècles moyens s'occupent en maints endroits des concubines des prêtres (*mancebas de los clerigos*), et toujours le sort de ces élues des élus du Seigneur paraît digne d'envie.

Enfin les courtisanes parurent dans tout leur éclat dans la ville sainte, et Rome moderne répara les torts qu'avait eus envers elles Rome ancienne. Les princes de l'Église les comblèrent de dons ; ils

mirent à leurs pieds le prix du rachat des péchés des fidèles, et le siècle de Léon X fut pour Rome l'époque heureuse des beaux-arts, des belles-lettres et des belles filles. Mais un moine fanatique au fond de l'Allemagne troubla le calme de l'Eglise et le bonheur des catins ; depuis cette époque, les revenus du sacré collége n'ont fait que diminuer ; les belles courtisanes ont abandonné la capitale du monde chrétien, et les plaisirs se sont enfuis avec elles. Et l'on ose croire encore au perfectionnement du genre humain, tandis que les meilleures, les plus saintes institutions dégénèrent visiblement !

3

Le soldat ordonne à Embasicétas de m'accabler de ses impurs baisers.

Une des raisons qui engagèrent le savant et paradoxal Hardouin à soutenir que tous les livres qu'on attribue aux anciens, à l'exception des *Géorgiques* et de l'histoire naturelle de Pline, étaient de la composition des moines, fut sans doute la trop fréquente répétition des tableaux de l'amour des garçons qu'on remarque dans la plupart de ces écrits : ce savant était jésuite. Mais ce goût n'est pas privatif aux couvents ; on le trouve chez tous les peuples et sous tous les climats ; son origine se perd dans la nuit des siècles ; il est commun aux nations les plus policées et aux hordes sauvages. De profonds philosophes en ont fait l'apologie ; les poëtes ont chanté les objets de cette sorte d'amour dans des compositions tendres et passionnées, et ces compositions feront à jamais les délices de la postérité. Quel lecteur stupide ou insensible a pu lire de sang-froid la belle églogue

de Virgile où Corydon soupire son amour sans espoir pour le bel Alexis? L'ode la plus passionnée d'Horace est celle où il se plaint des rigueurs de Ligurinus. Le tendre Tibulle, trahi par son Marathus, arrache des larmes à tous ceux qui ont un cœur. Le délicat Anacréon célèbre son Bathylle, et le belliqueux Alcée se délassait souvent de ses travaux guerriers pour chanter les yeux noirs et la noire chevelure de Lycus... *nigris oculis nigroque crine decorum* (1).

Ce n'est point aux raffinements de la société qui, au dire de quelques misanthropes, dégradent la nature en la corrompant, que se doit ce goût ; on l'a trouvé chez les insulaires de la mer du Sud, et le témoignage des premiers Espagnols atteste qu'il était commun chez les hordes des Américains, lors de la découverte du nouveau monde. Paw a prétendu l'expliquer par un défaut de conformation dans les organes du plaisir des indigènes ; mais une cause particulière ne saurait rendre raison d'un effet universel.

Au temps des patriarches, l'amour grec était si

(1) M. Marchena fait là son portrait physique et moral. Ceux qui le connaissent, trouvent qu'au lieu du *decorum* qui termine le vers latin, il faudrait *fœdum et obscenum*. Alors le portrait serait hideux de ressemblance. L'original est un petit bonhomme noir et jaune de suie, tout rabougri, qui, pour avoir les cheveux gris et noirs, comme tous ses compatriotes espagnols, s'imagine ressembler au beau *Lycus*. *O lepidum caput !*

général que dans les quatre villes de Sodome, Gomorrhe, Adama et Seboïm, il ne fut pas possible de réunir dix hommes exempts de la contagion ; ce nombre aurait suffi, dit le Seigneur, pour détourner le châtiment qu'il infligea à ces villes.

Le peuple du Seigneur imita si bien l'exemple de Sodome, que l'abus que les Benjamites firent de la femme du lévite d'Ephraïm, et qui fut la cause de la presque totale extinction de cette tribu coupable, n'eut lieu que parce qu'on livra au peuple la femme, à la place du mari qu'il avait demandé. Le prophète Isaïe, qui vivait à la cour et qui, *partant,* devait connaître les goûts favoris de son temps, s'écrie : *Nous fûmes comme Sodome, nous ressemblâmes à Gomorrhe.*

Il faut pourtant remarquer ici que la plupart des assertions sur les mœurs des Israélites qui se trouvent dans l'*Erotica Biblion* de Mirabeau, sont ou fausses ou hasardées. C'est une bizarre méthode de juger des mœurs d'une nation que de prendre son code légal, et de conclure que le peuple a coutume de faire tout ce qui lui est défendu par la loi. C'est cependant cette méthode que l'auteur de l'*Erotica Biblion* a cru devoir adopter pour peindre les mœurs du peuple juif. Encore n'a-t-il pas compris ce code même ; il a cru que la prohibition de donner sa semence à l'idole de Moloch signifiait celle de lui offrir le sperme humain ; et il a ignoré que semence veut dire dans la Bible les enfants et les descendants. C'est ainsi que la terre des Chananéens est promise à la

semence d'Abraham, et la perpétuité du règne sur Sion à celle de David. Moloch était une divinité phénicienne, la même que celle de Carthage à qui l'on sacrifiait des enfants; les Romains crurent y reconnaître leur Saturne; mais Saturne est une divinité étrusque qui ne saurait avoir aucun rapport avec les dieux de Phénicie. Il a traduit *celui qui polluerait le temple* par celui qui ferait cette même obscénité dans le temple; et il ne sait pas que le temple était *pollué* par mille actes déclarés impurs par la loi et qui n'avaient rien d'obscène. L'entrée dans le lieu saint d'une femme moins de quarante jours après son accouchement, celle d'un homme qui aurait touché un animal immonde, étaient autant de pollutions de la maison du Seigneur. Quand on veut faire parade d'érudition, il faut commencer par connaître les choses que l'on prétend apprendre aux autres. Or c'est ce que Mirabeau a souvent négligé.

L'amour des garçons était si fort à la mode en Grèce, que nous lui donnons encore aujourd'hui le nom d'amour grec. Oreste est regardé comme le bien-aimé de Pylade, et Patrocle comme l'amant d'Achille. Les dieux donnèrent aux mortels l'exemple de ce goût, et le rapt de Ganymède pour servir aux plaisirs du maître du tonnerre ne fut pas un des moindres désagréments qu'essuya la chaste mais trop prude Junon. Enfin, Hercule ne s'en tint pas aux amours d'Omphale et de Déjanire; il aima aussi le bel Hylas, qui lui fut enlevé par les Nymphes.

Les Grecs avouaient sans rougir cet amour, qu'ils

croyaient le seul digne des hommes, tandis qu'ils rougissaient d'aimer des femmes, dont l'accointance, disaient-ils, ne peut manquer d'amollir et efféminer leurs adorateurs. Dans le dialogue de Platon intitulé *le Banquet*, qui roule tout entier sur les louanges de l'amour, on écarte d'abord celui des femmes comme indigne d'occuper l'attention des êtres raisonnables. L'un des interlocuteurs, je crois que c'est Aristophane, expliquant la cause de ce feu qui nous fait voler dans les bras de l'objet aimé, dit que les premiers hommes étaient doubles, ce qui multipliait leurs forces et leurs moyens. Ils en abusèrent, et, pour les punir, Jupiter les foudroya et les sépara. De là leur ardeur à se réunir pour se rapprocher de leur primitif état. Mais les hommes efféminés ne cherchent que les femmes, parce qu'ils étaient moitié hommes, moitié femmes, tandis que ceux dont les goûts sont mâles et courageux veulent redevenir doublement hommes.

Phèdre a mis dans la bouche d'Ésope une explication de cet amour qui n'aurait sûrement pas été goûtée des Grecs. Il dit que Prométhée étant occupé à forger son homme et sa femme, fut appelé à un festin donné par Jupiter aux dieux ; il en revint ivre, et appliqua par mégarde les parties sexuelles de l'un à l'autre.

Maître Marchena se donne là bien de la peine pour constater *son infamie,* que personne ne lui conteste.

Au reste, les Grecs s'accordent tous dans leur

profond mépris envers les femmes. Les auteurs des pièces de théâtre surtout, qui étudient plus particulièrement les opinions générales et les flattent pour obtenir les applaudissements du public, se distinguent par leur acharnement contre le sexe. Euripide prétend que Prométhée a mérité d'être attaché au mont Caucase pour que le vautour dévore ses entrailles, pour avoir formé un être aussi pernicieux et aussi haïssable que la femme. L'ombre d'Agamemnon, dans l'*Odyssée,* conseille à Ulysse de ne pas se fier à sa Pénélope, et ne tarit pas sur l'énumération des vices du sexe entier. Les premiers auteurs latins ont imité les Grecs dans leurs invectives contre les femmes; les comédies de Plaute surtout sont remplies de sorties virulentes contre elles.

A Rome, cependant, une plus grande liberté accordée aux femmes introduisit bientôt d'autres opinions; elles jouèrent souvent un grand rôle dans les événements publics et privés, et les hommes se convainquirent que, comme eux, elles étaient capables des plus grands crimes et des vertus les plus héroïques. Le noble stoïcisme d'Arria n'est pas le seul exemple de vertu courageuse donné par des femmes romaines dans ce temps où des monstres couronnés gouvernaient l'empire. La jeune Pauline se fait ouvrir les veines avec son époux, le philosophe Sénèque; et Mallonie préfère de mourir dans les tourments, plutôt que de se livrer au bouc impur de Caprée. Qui n'admire pas la noble indépendance, l'amour con-

jugal et toutes les vertus matronales d'Agrippine, femme de Germanicus ?

Aussi les hommes avouaient l'amour des femmes, et nous avons déjà eu occasion d'observer les progrès rapides de la galanterie parmi les Romains. Cependant l'amour des garçons n'en était pas moins universellement en vogue à Rome ; et Cicéron dit, dans ses lettres à Atticus, que les juges qui avaient si scandaleusement blanchi Clodius de l'accusation d'avoir profané les mystères de la Bonne Déesse, avaient été gagnés par des dons, et qu'on leur avait promis publiquement les faveurs de plusieurs dames illustres et de plusieurs jeunes garçons des premières familles. César lui-même se prêta dans sa première jeunesse aux embrassements de Nicomède, roi de Bithynie ; aussi, lors de son triomphe sur les Gaules, solennité où il était d'usage de reprocher au triomphateur toutes ses fautes, les soldats chantaient : « César soumit les Gaules et Nicomède soumit César. Maintenant César, qui soumit les Gaules, triomphe, et Nicomède, qui soumit César, ne triomphe pas. » Caton disait de lui qu'il avait aimé le *roi* dans sa jeunesse, et que dans un âge plus avancé il aimait le *règne ;* et Cicéron, un jour qu'il appuyait au sénat je ne sais quelle demande de la fille de Nicomède, et qu'il alléguait les bienfaits qu'il devait à ce monarque, le fit taire en lui répliquant : « Nous savons bien ce qu'il t'a donné, et ce que tu lui as donné. » Enfin, dans le temps que le premier triumvirat se partageait tout le pouvoir, un mauvais railleur dit

à Pompée : *Je te salue, ô roi!* et s'adressant à César : *Je te salue, ô reine!* Ses ennemis disaient de lui qu'il était le mari de toutes les femmes, et la femme de tous les maris. Catulle, qui le détestait, l'appelle toujours dans ses épigrammes *cinædus calvus :* il prétend que son amitié avec Mamurra n'était rien moins qu'honnête ; il appelle ce Mamurra *pathicus,* nom qu'on donnait à ceux qui recherchaient les faveurs des hommes faits ou qui avaient passé l'âge de l'adolescence.

Les maîtres de l'empire ne pouvaient manquer de goûter et même d'outrer des plaisirs que tous leurs sujets se permettaient. Hélas! une couronne est un poids si accablant; les voies de la domination sont semées de tant de ronces, qu'on ne saurait apporter assez de soins à les faire disparaître sous les roses. Les empereurs romains en usèrent ainsi; ils souhaitèrent des plaisirs, et les plaisirs vinrent s'offrir à eux sans délai et comme à l'envi. Caligula était si peu accoutumé à l'attente, qu'étant occupé d'offrir un sacrifice aux dieux, et la figure du prêtre lui ayant plu, il ne se donna pas le temps d'achever les cérémonies sacrées pour en jouir.

Une chose remarquable est que, chez presque tous les peuples, les bains sont les lieux où la prostitution des hommes à ceux de leur propre sexe est plus commune. Nous voyons dans Catulle que les *cinædi,* nom que ma plume pudique se refuse à transcrire en français, rôdaient les bains sans cesse pour y trouver des pratiques. Les Orientaux, de tous les peuples modernes ceux qui

conservent ce goût à un plus haut degré, sont dans la même habitude. C'est au bain que Tibère, épuisé de vieillesse et de débauche, se ranimait encore par l'attouchement des petits enfans à la mamelle, qu'il appelait *petits poissons,* et qui suçaient ses tetons desséchés, sa bouche infecte et ses lèvres livides, enfin ses parties viriles. Spectacle hideux d'un tyran disgracié par la nature et luttant contre sa malédiction. Mais en vain il inventait des jouissances inconnues ; en vain il assistait à ces scènes où des groupes de jeunes gens par trois et par quatre imaginaient toute sorte de postures lascives, et étaient à la fois agents et patients ; la vue des plaisirs de ces *spintriæ* (car ce fut le nom qu'on leur donna) ne pouvait pas plus ressusciter sa vigueur que l'éclat du trône et la servile soumission du sénat n'apaisaient ses remords.

Mais de tous les empereurs, ceux qui portèrent plus loin le goût pour les jeunes garçons, furent Néron, Domitien et Adrien. Le premier épousa publiquement le jeune eunuque Sporus, qu'il fit ouvrir pour s'en servir comme d'une femme. Il servit lui-même de femme à un autre de ses favoris, prit le voile, et imita jusqu'aux lamentations que les femmes faisaient d'usage le jour des noces. Le second consacra le mois de septembre à son favori, et le troisième aima avec tant de passion Antinoüs, qu'il le fit diviniser après sa mort.

La preuve la plus frappante de l'universalité du goût pour les jeunes garçons chez les Romains, se trouve dans l'épithalame de Manlius et Julie par

Catulle, et il serait étonnant qu'elle eût échappé à tous les philologues, s'il n'était pas constant que les hommes lisent souvent des siècles, sans s'apercevoir des choses les plus palpables dans les auteurs, comme ils voient les phénomènes les plus frappants de la nature sans les observer. Il paraît par cet épithalame que les jeunes gens, avant leur mariage, avaient un favori avoué parmi leurs esclaves, que ce favori était chargé de distribuer ce jour des noix à ses camarades, et que ceux-ci, pour récompense, le honnissaient et le huaient. Voici une traduction exacte de ce morceau curieux : « Que le favori (*concubinus*) ne refuse pas des noix aux esclaves, quand il entendra dire que son maître a oublié son amour pour lui. Lâche favori, donne des noix aux autres esclaves; tu les retiens trop longtemps. Ton maître se range sous le joug conjugal. Favori, donne des noix... Favori, hier et aujourd'hui encore, tu me méprisais : maintenant on rase ta barbe. Malheureux, ah! malheureux favori, donne des noix. » Et plus loin, s'adressant à l'époux : « Nous savons bien que tu n'as jusqu'ici fait que ce qui était permis, mais ces mêmes choses ne sont pas permises à un mari. »

La religion chrétienne défendit sévèrement cet amour; les théologiens le rangèrent parmi les péchés qui offensaient directement le Saint-Esprit. Je n'ai pas l'honneur de savoir au juste pourquoi il se fâche de cela plutôt que d'autre chose; sans doute il a ses raisons. Mais la colère de cette honnête personne n'a point empêché que les chrétiens

n'aient eu leurs *cinædi* et leurs *pathici*, tout comme les païens, qui y étaient autorisés par leurs dieux. On a même remarqué que ce sont les prêtres du Seigneur, et surtout les moines, qui exercent le plus généralement cette profession parmi nous. Les enfants de Loyola s'étaient acquis une juste renommée sur cet article : quand ils peignaient le Plaisir, ils ne manquaient jamais de le représenter en culotte. Ceux de Joseph Calasanz qui les ont remplacés dans l'éducation de la jeunesse, suivent avec zèle et ferveur leurs traces. Enfin les cardinaux, qui ont une accointance toute particulière avec le Saint-Esprit, sont si grands partisans de l'amour grec, qu'ils l'ont mis à la mode dans la sainte ville de Rome ; ce qui me ferait penser ou que le Saint-Esprit a changé d'avis sur ce goût et ne s'en formalise plus, ou que les théologiens se sont trompés en lui prêtant une aversion contre les sodomites qu'il n'a point. Les cardinaux, qui s'entretiennent familièrement avec lui, savent trop bien vivre pour se donner tous les jours ce plaisir, si cela lui faisait la moindre peine.

Je terminerai cette trop longue note par un extrait de la violente diatribe contre cet amour que Lucien met dans la bouche de Chariclès. Celui-ci l'adresse à Callicratidas, amant passionné des jeunes garçons, avec lequel il était allé visiter le temple de Vénus de Gnide. « C'est dans ton sanctuaire, oh ! déesse ! c'est auprès de ta statue que je vais défendre la cause de l'amour que tu inspires, la cause de ton sexe et la tienne. Car telle est la

dépravation de l'humaine nature, qu'après s'être écartés de tes lois saintes, oh, déesse! de ces lois de plaisir et d'amour par lesquelles se renouvelle l'univers et se reproduisent les êtres, les hommes osent avouer hautement des goûts honteux, des plaisirs stériles ; ils osent appeler raffinement de l'amour ces penchants mêmes qui l'anéantissent, et qualifier de volupté plus épurée le plus monstrueux des désordres. Comme si l'on perfectionnait la nature en violant ses préceptes ; comme si son but manifeste dans la différence des sexes n'eût pas été de réunir par des affections sympathiques l'espèce entière ! Sublimes philosophes, vous qui améliorez la nature en substituant vos leçons à ses lois, allez chercher des exemples de ce goût que vous nous vantez, chez les animaux mus par sa seule inspiration. Voyez-vous le cheval épris des charmes du cheval? le lion à la longue crinière soupirer pour le jeune lionceau? Ces Scythes, ces Sarmates, tous ces peuples que nous appelons barbares, parce que, dans la simplicité de leur vie, ils repoussent nos arts corrupteurs, vous offrent-ils des modèles d'un tel amour? Ah ! si la nature, plus forte que vos sophismes, ne démentait pas vos maximes, bientôt la mort étendrait son crêpe sur l'univers, et le replongerait dans le primitif chaos.

« C'est surtout à vous, philosophes de l'Académie, disciples de Platon, que je m'adresse ; à vous qui avez osé proscrire l'amour des femmes comme indigne du sage. Vous voulez qu'on aime dans les garçons je ne sais quel beau idéal et spirituel qui

ne se trouve pas dans les femmes. Mais si cette beauté dont vous êtes épris est une qualité privative à notre sexe, elle existe en nous à tous les âges; elle doit briller d'un plus vif éclat chez le vieillard qui a travaillé toute sa vie à se rendre meilleur, que chez le jeune homme dans l'âge fougueux des passions. Pourquoi donc ne voit-on pas ces amateurs de la beauté archétype soupirer pour les hommes d'un âge avancé? Pourquoi leurs aimés ressemblent-ils si souvent au beau Nirée dépourvu de sagesse, et pas une fois au vieux Nestor dont les paroles éloquentes coulaient comme du miel de ses lèvres?

« La nature donna la beauté à la femme, à l'homme la force et le courage. Chez notre sexe, la beauté est comme une plante exotique; si quelquefois elle germe sur un terrain ingrat, elle se dessèche et périt au premier souffle des vents impétueux. Vainement la dépravation a épuisé ses ressources pour lutter contre la nature; vainement a-t-on mutilé les objets de sa lubricité; ces êtres dégradés, privés de ces signes de virilité qui attestent la puissance de l'homme, n'ont pas acquis les charmes délicats, les contours arrondis de la femme. Car la nature venge ses droits méconnus, et ces eunuques chargés d'infirmités, ridés avant le temps, sont un témoignage irrécusable de la toute-puissance de la nature et de la faiblesse de l'homme, quand il veut contrarier ses lois. »

Embasicétas fut bientôt au comble de ses vœux.

Les théologiens qualifient cette sorte d'attouchements lascifs de pollution, qui est complète quand ils produisent un résultat. L'Écriture sainte nous parle d'Onan, fils de Judas, petit-fils de Jacob, et époux de Thamar, qui fut tué par le Seigneur parce qu'il répandait sa semence, *semen effundebat in terra*. On nous reprochera peut-être de citer trop souvent la sainte Bible ; mais ce livre contient la science du salut, et ceux qui veulent le faire ne sauraient l'étudier avec assez d'assiduité. Nous avouons que cette étude a occupé une bonne partie de notre vie, et que nous avons toujours trouvé du profit à y faire. Cet aveu peut paraître ridicule aux esprits forts ; nous n'écrivons que pour les âmes pieuses, et elles applaudiront volontiers à cette profession courageuse de notre piété.

Les théologiens ont encore classé l'onanisme et la pollution parmi les péchés contre le Saint-Esprit ; et si cela est, il n'y a point d'être au monde contre qui l'on pèche plus souvent. Au moyen de

ce péché, le manant jouit de la reine, les rigueurs d'une Lucrèce ne la sauvent pas de mille Tarquins. Les hommes à imagination vive se créent un paradis peuplé de houris plus belles, plus séduisantes que celles de Mahomet; Lycoris a beau être insensible, l'imagination de son amant la lui dépeint cédant à ses caresses; il la conduit par la main à travers des prés fleuris, des bocages épais, des sources limpides; la vie s'écoule pour lui dans cette douce rêverie.

Hic gelidi fontes, hic mollia prata, Lycori,
Hic nemus, hic ipso tecum consumerer ævo.

Dans le sens des théologiens, pollution est synonyme de toute jouissance, avec des personnes de l'autre sexe ou du même, qui a pour résultat la perte inutile de l'élixir de la vie. Dans ce sens, la tribaderie est elle-même une sorte de pollution, et Sapho une pécheresse contre le Saint-Esprit.

Cependant (ce caprice de la troisième personne de la Trinité à part), je ne conçois pas quel plaisir peut égaler celui-ci, et comment une femme qui a parcouru tous les charmes d'une belle fille à dix-huit ans, peut se livrer aux rudes embrassements d'un homme? Quelle comparaison à faire entre ces lèvres de rose, cette bouche qui respire pour la première fois le plaisir, ces joues de neige et de poupre, dont le velouté imite celui de la fleur de Vénus à moitié épanouie, ce sein naissant qui palpite mollement de crainte et de volupté, cette

main qui vous presse si délicatement, ces cuisses arrondies, ces fesses élastiques, cette voix touchante et douce, avec les formes prononcées, la barbe âpre, la poitrine dure, le corps velu et la voix désagréable et forte de l'homme? Juvénal a beau épuiser toute sa bile pour peindre comme des scènes hideuses ces mystères de la Bonne Déesse, où les jeunes et jolies Romaines, loin des yeux des hommes, se livraient à des caresses mutuelles. Juvénal a peint les jeux des Grâces avec les couleurs qui conviendraient aux fureurs des Euménides; aussi ce tableau révolte, au lieu de corriger.

La seule composition qui nous reste de Sapho, est une ode faite à une de ses amies, et nous pouvons juger d'après elle que cette poëtesse méritait toute sa réputation. Elle a été traduite dans toutes les langues; Catulle l'a mise en latin, et Boileau en français. Voici une imitation de celle de Catulle :

Heureux qui près de toi peut voir ton doux sourire,
Entendre de ta voix le son mélodieux,
Qui peut toucher ta main... plus heureux que les dieux!
Un seul de tes regards vaut le céleste empire.

A peine je te vois, à peine je t'entends,
Un délire amoureux s'empare de mes sens;
Les yeux fixés sur ta beauté divine,
Je perds tout sentiment, je ne vois qu'Honorine.

Immobile, sans voix, accablé de langueur,
D'un tintement soudain mon oreille est frappée,

Et d'un nuage obscur ma vue enveloppée;
Un feu vif et subtil se glisse dans mon cœur *.

Au, reste nous ne saurions assez exhorter les prédicateurs et les moralistes à tonner contre la tribaderie; jamais l'intérêt des *hommes* ne s'est tant trouvé d'accord avec les préceptes de la loi divine.

Ici j'avais envie de parler des épouses du Seigueur; mais je me suis souvenu de la *Religieuse* de Diderot, et la plume m'est tombée des mains. Oh ! qui oserait remanier un sujet traité par Diderot?

* *Ad Lesbiam.*

Ille mî par esse deo videtur,
Ille, si fas est, superare divos,
Qui sedens adversus identidem te
Spectat et audit,
Dulce ridentem, misero quod omnes
Eripit sensus mihi : nam simul te,
Lesbia, adspexi, nihil est super mî;
Lingua sed torpet : tenuis sub artus
Flamma demanat : sonitu suopte
Tintinant aures : gemina teguntur
Lumina nocte.

5

Giton venait de la déflorer, et de remporter une victoire sanglante.

Tous les peuples ont regardé la virginité comme quelque chose de sacré, et Dieu l'a si fort distinguée, qu'il a voulu que son fils naquît d'une vierge, fécondée toutefois par le Saint-Esprit. Cependant il paraît problématique si la vierge Marie, toute vierge qu'elle était, n'eut pas le même plaisir que celles qui ne le sont pas du tout, quand elle conçut le Verbe par opération divine. Le Père Sanchez discute doctement cette question : *utrum virgo Maria semen emiserit in copulatione cum Spiritu Sancto;* malheureusement il se décide pour la négative, et j'ai trop de vénération pour le Père Sanchez pour ne pas soumettre ma croyance à sa décision ; mais j'en suis fâché pour la vierge Marie et pour le Saint-Esprit.

Malgré cela, les filles du peuple du Seigneur n'aimaient pas à rester vierges ; ce à quoi au fond il n'y a pas grand profit. La fille de Jephté, devant être immolée au Seigneur, demanda à son père un

répit de deux mois pour aller pleurer sa virginité sur les montagnes de Gelboé ; il paraît qu'il ne lui fallait pas si longtemps pour n'avoir pas à la regretter. Ruth se prit d'une manière assez expéditive pour cesser d'être vierge : elle alla tout uniment se coucher sur le lit de Booz. L'esprit de Dieu a jugé à propos de nous transmettre cette histoire, pour l'instruction des pucelles dans les siècles des siècles.

Les dieux des païens aimaient beaucoup les pucelages ; ils les prenaient souvent, et toujours ils distinguaient les vierges. La pythie par l'organe de laquelle Apollon prédisait l'avenir, ne pouvait être qu'une vierge ; l'esprit du dieu ne se communiquait qu'à celles qui n'avaient pas été souillées par le contact d'un mortel. C'était à des vierges que le feu sacré de Vesta était confié, et la perte de leur virginité était un crime capital que Rome entière regardait comme un fléau du ciel irrité.

Les sibylles vécurent et moururent vierges ; Enée, s'adressant à celle de Cumes, ne manque jamais de lui donner cette épithète.

Plusieurs des immortelles avaient conservé leur virginité, Diane, Minerve, etc. Mais ce qu'il y a d'étonnant, c'est que les compagnes de Vénus et de l'Amour, les plus aimables des divinités, les Grâces étaient vierges aussi. Junon le redevenait tous les ans, en se baignant dans les eaux d'une fontaine merveilleuse : c'était donner une terrible besogne à Jupiter !

Cette passion des hommes pour les pucelages a

quelque chose de raisonnable dans sa source. Il est si doux de donner les premières leçons de la volupté à un cœur innocent et pur, de sentir sous sa main les premières palpitations d'un sein virginal qui s'ouvre à des délices inconnues, d'essuyer les premières larmes de la tendresse, d'inspirer ce mélange inconnu de crainte et d'espérance, de désirs vagues et de curieuse inquiétude, que celui qui n'a pas éprouvé cette satisfaction ne connaît pas la plus douce des jouissances. Mais prise dans ce sens, la virginité est plutôt une affection morale, comme dit Buffon, qu'une qualité physique, et rien ne saurait justifier les précautions barbares contre les larcins amoureux, que prennent des pères dénaturés ou des maîtres jaloux.

Dans ces malheureux pays courbés sous l'oppression, dans ces pays où le ciel dans sa colère donna la beauté au sexe, et où la beauté n'est qu'un objet de spéculation pour des parents avides ; dans ces contrées, dis-je, on fait usage des moyens les plus odieux pour conserver la virginité des jeunes et belles filles destinées à être vendues comme un vil bétail. On ferme l'organe du plaisir en le cousant, et on ne laisse d'autre ouverture que celle strictement nécessaire pour s'acquitter des fonctions animales auxquelles la nature l'a destiné.

Les cadenas sont connus depuis longtemps en Europe : on accuse les Italiens de cette odieuse invention. Cependant il est certain qu'elle était pratiquée, au moins pour les hommes, du temps des premiers empereurs romains. Juvénal, dans sa

satire contre les femmes, dit : *Si les chanteurs lui plaisent, il n'y a point de cadenas de ceux qui ont vendu leur voix au préteur qui tienne.*

Si gaudet cantu, nullius fibula durat
Vocem vendentis prætoribus.

Le christianisme, plus spirituel, plus mystique que les religions anciennes, dut aussi faire un plus grand cas du célibat. Son instituteur ne se maria jamais, quoique les Pharisiens lui reprochassent qu'il fréquentait les femmes galantes; et peut-être à cause de cela même. Jésus parut distinguer d'une affection particulière Marie-Madeleine, au point d'exciter la jalousie de Marthe, qui se plaignit de ce que sa sœur passait le temps à des colloques avec Jésus, et lui laissait tout le poids du ménage. Marie a choisi la meilleure part, répondit le Sauveur. Il ne faut pas qu'un bon chrétien doute que ces colloques ne fussent tout à fait spirituels.

Saint Paul conseille la virginité, et plusieurs saints Pères la pratiquèrent. Saint Jérome, entre autres, vécut toute sa vie avec des femmes et ne perdit pas sa pureté. Il répondit à ses ennemis qui lui reprochaient sa trop grande intimité avec des saintes, que la preuve irréfragable de sa chasteté était qu'il puait. Cette puanteur de saint Jérome, qui n'est pas à la vérité un article de foi dans l'Église, est cependant un objet de pieuse croyance, et mes lecteurs feront très-bien de lui donner leur assentiment.

Quand le clergé chrétien eut formé un corps de doctrine qui lui soumettait tous les séculiers, il sentit que, pour séparer le plus possible son intérêt de celui du peuple, il devait s'interdire ces liens qui l'attacheraient trop à ses concitoyens. Aussi le pape le plus jaloux de la puissance ecclésiastique, et qui en fit un si terrible emploi, Hildebrand, défendit rigoureusement les mariages des prêtres, et fulmina les plus terribles menaces contre les membres du clergé qui ne garderaient pas le célibat. Cependant, quoique aucun prêtre ni aucun moine ne soit marié, l'épithète de vierges ne pourrait pas être justement appliquée à tous les moines et à tous les prêtres sans exception. Non que je veuille répéter ici les mauvaises plaisanteries d'Erasme, de Boccace et de tant d'autres contre les moines; sans doute la malignité a aiguisé plusieurs traits des satires qui leur ont été décochées ; mais toujours ma remarque subsiste.

6

Alors une vieille. . . . .

Il est question ici d'une pourvoyeuse ou complaisante. Ce métier est un peu tombé en discrédit par je ne sais quelle fatalité qui s'attache aux plus dignes objets. Cervantes, le seul auteur philosophe que l'Espagne ait produit, voulait que cette profession fût vénérée dans la cité pardessus toutes les autres. Et, en effet, quand on songe combien de talents sont nécessaires pour l'exercer dignement; quand on pense que ceux qui professent cet art vraiment libéral sont les dépositaires des secrets les plus importants comme les plus sacrés, on ne saurait se pénétrer d'un trop grand respect pour eux. La tranquillité des ménages, l'état civil des personnes tiennent à leur discrétion; et, cependant, quoiqu'on les abreuve d'outrages, quoiqu'on affecte de les mépriser, très-rarement ces êtres, vraiment stoïciens, ont compromis ceux qui se sont confiés à eux.

Les anciens avaient réalisé dans leur Mercure le beau idéal ou archétype du complaisant qu'on

appelle en langue vulgaire *maquereau*. Ce dieu, par l'entremise duquel Jupiter vint souvent à bout des entreprises les plus difficiles, telles que l'enlèvement d'Io, gardée par Argus aux cent yeux; Mercure, dis-je, était le dieu de la *concorde*, de l'*éloquence* et du *mystère*. Il ne descendait chez les mortels que pour leur inspirer la bienveillance et les douces affections. Des serpents furieux touchés par son caducée s'embrassaient étroitement. Achille déposait sa fierté, inspiré par lui, accueillait hospitalièrement Priam, et lui rendait le corps d'Hector. Les féroces Carthaginois s'amollissaient par l'influence de ce dieu de paix, et recevaient amicalement les Troyens. Ce fut Mercure qui rassembla les hommes en société, et substitua à la barbarie les habitudes sociales. Il inventa la lyre et fut le maître d'Amphion, qui bâtit les murs de Thèbes par les charmes de son chant. Mercure, ou Hermès, enseigna le premier les sciences; mais il les enveloppa d'un voile mystérieux qu'il n'était pas permis aux profanes de soulever, pour signifier que tout ce qui tient au dieu confident des amoureuses aventures doit être enseveli dans le plus profond silence.

Combien toutes ces allégories sont belles! combien elles sont vraies! Que la société serait insipide sans ces liaisons mystérieuses, par lesquelles la nature recouvre ses droits, éludant les liens sociaux sans les rompre! Je vous salue, disciples de Mercure de l'un et de l'autre sexe; à votre discrétion, à votre art de persuader sont confiés nos

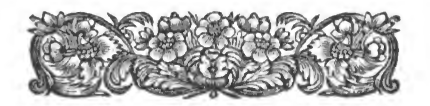
intérêts les plus chers, le repos des maris, le bonheur des amants, l'honneur des femmes, l'état civil des enfants. Sans vous, cette terre désolée deviendrait une vraie vallée de larmes ; la jeune et belle épouse, unie à l'époux décrépit, languirait et s'affaisserait, comme se fane la fleur solitaire que l'humeur du ciel n'arrosa jamais. Ainsi Mézence attachait par des liens indissolubles les vivants à des cadavres.

La fortune a cependant vengé souvent les complaisants du mépris du vulgaire. Othon s'ouvrit les voies à l'empire du monde par ses complaisances pour Néron. Et les complaisants des princes, voire même des princesses, s'en sont toujours trouvés assez bien du métier. Même Othon n'abandonna point tous ses droits ; Néron l'exila avec une charge d'honneur, *parce qu'il était devenu l'adultère de sa propre femme Poppée. Uxoris mœchus cœperat esse suæ,* disaient les malins de Rome.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.



NOTICE

SUR

LE FRAGMENTUM PETRONII.

La mystification littéraire a été, de tous temps et dans tous les pays, un des jeux favoris de la science. Dès la plus haute antiquité, on fabriquait des vers sibyllins, comme on fabriqua, au XVIe siècle, des prophéties de Nostradamus. Il y aurait à faire un livre fort divertissant sur tous les *faux* de cette espèce, plus ou moins innocents et plus ou moins ingénieux, que se sont permis les savants pour s'amuser aux dépens de la crédulité de leurs confrères.

Joseph Marchena est un de ceux qui ont le mieux réussi à tromper le public lettré, en faisant paraître un fragment du roman de Pétrone, retrouvé, disait-il, dans un manuscrit de la célèbre bibliothèque de l'abbaye de Saint-Gall, en Suisse.

Marchena, né à Utrera en Andalousie, en 1768, avait fait d'excellentes études classiques : on le destinait à l'état ecclésiastique, mais son esprit ardent et indomptable le portait vers la philosophie. Il eut affaire dès sa jeunesse à l'Inquisition, et il s'empressa, pour éviter la prison perpétuelle, de passer en France.

Il y arrivait en pleine révolution ; il se fit naturaliser Français et devint un des hommes politiques les plus actifs et les plus fougueux de cette terrible époque. Peu s'en fallut qu'il ne partageât le sort de ses amis Danton et Camille Desmoulins.

L'érudition, qui le consolait en secret pendant ces rudes épreuves de sa vie républicaine, n'avait été pour lui qu'un amusement solitaire, car il ne fréquentait guère les savants de profession et il n'écrivait que des articles de journaux. Il avait été exilé après le 31 vendémiaire et il s'était réfugié en Suisse. L'exil lui créa quelques loisirs pour l'étude, mais ses instincts et ses besoins le ramenant toujours à la politique, il obtint la permission de rentrer en France, où le gouvernement se garda bien de l'employer.

« En 1801, dit le rédacteur de la *Biographie universelle et portative des Contemporains*, le général Moreau, qui avait pour lui une estime particulière, se l'attacha en qualité de secrétaire et l'emmena à l'armée du Rhin. Il débuta, à Bâle, par une mystification qui fit beaucoup de bruit dans le temps et qui mérite d'autant plus d'être rapportée qu'elle donnera une idée de l'inconcevable facilité de cet Espagnol et de la profonde connaissance qu'il avait de la langue latine. Il s'était amusé à faire une chanson fort leste ; il répondit, en plaisantant, au général Moreau, qui lui en faisait un reproche, que c'était la traduction d'un passage de Pétrone, et s'offrit à en fournir la preuve. En effet, quoique dépourvu de livres, il apporta deux jours après le prétendu fragment, qu'il avait composé avec une rapidité et une facilité extraordinaires. Pour achever la plaisanterie, il le fit imprimer sous ce titre : *Fragmentum Petronii, ex bibliothecæ S. Galli antiquissimo manuscripto excerptum, nunc primum in lucem editum* ;

gallice vertit ac notis perpetuis illustravit Lallemandus, S. Theologiæ doctor. Marchena avait choisi un passage de Pétrone où personne n'avait encore soupçonné qu'il y eût une lacune, et y avait inséré son récit, qui s'y trouve parfaitement à sa place et sans lequel, en effet, il n'y a pas de liaison entre ce qui précède et ce qui suit. Il avait saisi avec tant d'adresse l'esprit et la manière de Pétrone, que plusieurs savants y furent trompés. Ce fragment produisit une sensation assez vive parmi les érudits de Paris et d'Allemagne, puisqu'il fut demandé, à ce sujet, des renseignements au gouvernement helvétique. Une enquête juridique sur son authenticité s'ensuivit et l'un des plus respectables critiques de l'Allemagne déclara, dans un journal fort accrédité, qu'on ne pouvait douter de l'authenticité de ce fragment intéressant. Ce jugement mit le comble au triomphe de Marchena. »

Marchena fut moins heureux dans une mystification du même genre, qu'il essaya peu de temps après et qui tourna, par malheur, à sa confusion, quand il prétendit avoir découvert dans les manuscrits d'Herculanum, quarante vers inédits de Catulle. Les Allemands, qui ne lui pardonnaient pas de les avoir mystifiés avec son fragment de Pétrone, se vengèrent de lui en le mystifiant à son tour. Le savant Eichstaedt, professeur de Jéna, annonça dans les feuilles publiques que la bibliothèque de cette ville possédait un manuscrit de Catulle dans lequel se retrouvaient, avec de nombreuses variantes, les quarante vers publiés par Marchena dans les manuscrits d'Herculanum. En conséquence, il fit réimprimer les vers supposés par Marchena, mais en y corrigeant des fautes grossières de prosodie et de grammaire, et en y ajoutant vingt nouveaux vers de sa façon, plus corrects que les premiers et beaucoup

mieux imités. Les rieurs ne se mirent pas du côté de Marchena.

Lorsqu'il revint à Paris, il fut mystifié, encore plus spirituellement, par Eloy Johanneau. Ce docte philologue lui déclara le plus sérieusement du monde que son fragment de Pétrone devait être une ancienne interpolation, faite par quelque moine ignorant du XIIe siècle, qui se souvenait d'avoir lu dans un bon manuscrit le fameux passage qu'il avait tenté de reproduire. Quant à ce passage, trois fois plus long et cent fois plus érotique que celui dont Marchena s'attribuait la découverte, Eloy Johanneau l'avait trouvé dans les manuscrits de la Bibliothèque impériale de Paris. Marchena resta stupéfait en ayant sous les yeux un admirable pastiche que Johanneau avait composé et qui malheureusement n'a jamais été mis au jour. Il en existait une copie, avec traduction française, dans le cabinet de M. le baron de Schonen.

Au reste, le *Satyricon* de Pétrone se prêtait merveilleusement à ce genre de restitutions archaïques, qui faisaient alternativement l'admiration et le désespoir des savants. Dès l'année 1693, François Nodot avait publié des fragments inédits qu'il affirmait avoir été trouvés par un officier français dans un manuscrit de Belgrade. Le savant Charpentier se fit le défenseur de l'authenticité de ces fragments, mais les savants allemands Leibnitz, Cramer, Perizonius et d'autres n'y virent qu'un tissu de gallicanismes et de barbarismes.

Quoi qu'il en soit, La Porte du Theil, qui travaillait depuis vingt ans à une nouvelle édition de Pétrone et qui en avait déjà fait imprimer le texte latin (*Paris, Baudouin*, 1796-1800, in-8 de 320 p.), fut tellement troublé et découragé par ces mystifications répétées, auxquelles il avait un peu trop ouvert l'oreille, qu'il

renonça entièrement à la publication de son Pétrone et qu'il détruisit tous les exemplaires du volume déjà imprimé.

Marchena était bien capable, il est vrai, d'en remontrer à Pétrone et de lui apprendre des mystères d'impureté, inconnus même aux anciens. Ce petit homme, haut de quatre pieds et demi, laid, difforme et grotesque, à la figure de satyre, aux cheveux crépus, au teint de bistre, au sourire libidineux, aimait prodigieusement les femmes, et se vantait de savoir s'en faire aimer. La nature l'avait conformé expressément pour l'usage qu'il faisait de sa petite personne, remarquable par certaine monstruosité dont il était fier comme un âne. Il affichait, d'ailleurs, avec un abandon qu'il voulait rendre gracieux, la plus ébouriffante immoralité; on ne devait donc pas s'attendre à lui voir publier des *Leçons de philosophie morale!* Il avait composé des ouvrages d'un tout autre style, mais il ne les publia pas et il se contentait de les lire, *inter pocula*, à ses amis, qui admiraient son génie sotadique.

Il mourut dans une affreuse indigence, en 1821, à Madrid, où il avait eu l'imprudence de retourner sous les auspices de la révolution de 1820. L'Inquisition n'existait plus, mais les prêtres étaient toujours là, et le pauvre Marchena ne pouvait espérer ni pitié, ni pardon. Il avait pourtant, comme il le disait plaisamment, pour patron le grand saint Pétrone. †

RARETÉS BIBLIOGRAPHIQUES.

RÉIMPRESSIONS FAITES, POUR UNE SOCIÉTÉ DE BIBLIOPHILES,

A CENT EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS,

PLUS DEUX SUR PEAU VÉLIN ET QUATRE SUR PAPIER DE CHINE.

Plus 20 exemplaires petit in-8°, sur papier de Hollande.

Exemplaire N°



BRUXELLES,

IMPRIMERIE DE A. MERTENS ET FILS

1865



